

# Le Livre de Poche

VIRGINIE DESPENTES

*Bye Bye Blondie*



Le Livre de Poche remercie les éditions GRASSET pour la parution de cet extrait



*A Philippe et Manon.*



Les asiles d'aliénés sont des réceptacles  
de magie noire, conscients et prémédités.

A. ARTAUD.



Elle se dérègle. Ça ne va pas en s'arrangeant, ni même en stagnant. Elle était convaincue, d'expérience, qu'à chaque fois qu'elle s'approcherait trop près du bord, elle saurait faire pirouette arrière. Seulement, cette fois, elle ne contrôle plus rien, « sans les mains ». Tous les warnings clignent en vain et elle sent les gens s'inquiéter, s'éloigner au fur et à mesure. Elle vient de s'engueuler avec son petit ami. Elle aurait pu le tuer. S'en est fallu d'un centimètre, d'une seconde. Flirt poussé avec le drame. Il aurait suffi qu'il soit un peu moins rapide, un peu moins agile, un peu moins fort qu'elle. Comme après chaque déflagration, elle est particulièrement calme, lucide, et honteuse.

Gloria remonte la rue Saint-Jean à grandes enjambées, sous une pluie qui se prend pour une douche. Trempée, elle se sent conne, cradingue et super à la rue : elle avait emménagé chez lui, et quelque chose lui dit qu'après la scène qu'elle vient de faire, elle est – de façon provisoire – SDF. Elle passe en revue les appartements des gens qu'elle connaît. La plupart ont fait des enfants et n'ont plus la place pour héberger quelqu'un. Dans la bagarre qui vient de prendre fin, elle a lancé son portable contre le mur. Pour une fois qu'elle avait un petit peu de forfait... elle voudrait appeler

Véronique, la seule personne qui pourrait peut-être la dépanner quelques jours, mais elle n'a plus son numéro, ni le moindre euro pour l'appeler... de toute façon, à l'heure qu'il est, elle bosse. Gloria n'a pas une thune en poche, elle décide de remonter à pied jusqu'au Royal, c'est-à-dire au-dessus de la gare, c'est-à-dire à l'autre bout de la ville. Combien de fois s'est-elle plainte de ce que Lucas habitait trop loin de son bar ?

Nancy, même sous le soleil, n'a rien d'une ville riante, à ses yeux en tout cas. Alors, sous la pluie, ça se déploie dans les gris et trouve sa dimension glauque, clapoteuse, limite intéressante, tellement c'est déprimant. Ville de l'Est, ciel bas, bâtiments de deux étages, quelques-uns jouissent d'une belle architecture, mais dans l'ensemble impossible d'ignorer que ce ne sont pas des maisons de médecin. A cause de la pluie, les clochards et les jeunes punks à chien se sont réfugiés dans le centre commercial Saint-Sébastien. Des gens se sont collés contre les vitrines, pour se protéger un peu. Bruit des bus électriques, klaxon typique, qui ne fait pas mal aux oreilles. Parcours jonché des mêmes enseignes que si elle marchait dans n'importe quelle ville d'Europe : Footlocker, Pimkie, H&M, Body Shop... des vitrines moches, trop éclairées, aseptisées. Jamais rien de mal foutu, de traviole ou de surprenant. Le long des rues dorénavant, plus une seule vitrine ne détonne : il ne reste plus d'espace pour ça dans les villes de l'époque moderne. C'est morbide et glacé, comme marcher dans une morgue de couleurs vives.

La pluie glisse le long du dos de Gloria, dégouline, glaciale, jusqu'à la ceinture de son benne. Elle fouille ses poches, vérifie qu'elle a bien pris ses papiers. Elle sanglote en marchant, sans chercher à se faire plus discrète. Tant pis pour les gens qui la croisent et lui

jettent un regard compatissant, méprisant, inquiet ou désapprouvateur... ce qu'elle en a à foutre, du regard des gens qu'elle connaît pas.

Depuis quelques années que ça va tout le temps mal, elle pleure souvent en ville et elle a cru remarquer que les gens adoraient ça. Ils viennent tout de suite parler, consoler, discuter. Elle aimerait bien se faire foudroyer, mais son fantasme numéro un reste qu'on lui mette une balle dans la nuque, qu'on l'achève comme un animal.

Rue Léopold-Lallement, elle regarde les affiches en passant devant le cinéma. Même si elle avait de l'argent sur elle, et que les séances commencent de suite, aucun des films programmés ne lui donnerait envie d'entrer. Une affiche de dessin animé japonais retient son attention, avec un monde suspendu dans le noir. Elle se demande si c'est un truc pour les petits enfants ou bien un spectacle pour tout le monde. Elle tourne la tête une dernière fois, puis traverse au rouge, sans trop regarder. Un bolide freine brusquement et l'évite de justesse. Il est arrivé sans un bruit, capot noir brillant, même sans rien y connaître en caisse, impossible de ne pas voir que c'est une belle machine. Gloria s'arrête net, au milieu de la route. Parfaitement dans son tort ? Elle s'en tape. Est-ce que quelqu'un dans cette caisse a la moindre envie d'en découdre ? C'est remonté, intact, elle est à bloc. Elle sait qu'en plus d'être top pénible, son attitude est nulle, qu'elle le prenne d'un point de vue éthique, pragmatique ou logique, cette manie de vouloir se cogner avec tout le monde n'engendrera jamais rien de bon, bien au contraire : que des emmerdes. Mais, comme souvent, le savoir ne change rien à sa réaction. Comme d'autres gens sont dans la came, et sachant qu'ils ne doivent pas le faire continuent un jour après l'autre, Gloria est dans l'énervement débile. Et heure après heure, elle s'enterre.

Debout, au milieu du passage clouté, la pluie lui tambourine sur le crâne, comme si le ciel en personne essayait de lui faire entendre raison. Le feu est repassé au vert, elle reste quelques secondes encore, immobile, à regarder dans la direction du chauffeur. Elle ne distingue rien de ses traits, à cause du rideau de flotte dressé entre elle et lui. Elle se contente d'adopter un rictus malsain. Mâchoire inférieure bloquée, elle déglutit, ses yeux sont comme du plomb brûlant. Que quelqu'un sorte de cette voiture, Dieu fasse qu'il soit grand, et en mesure de se défendre. Finalement, quelqu'un sort, mais de l'arrière de la caisse. Elle se redresse et s'apprête à le traiter de tous les noms mais le gars s'écrie « Gloria » et lui coupe un peu son élan. Un homme très grand, en pardessus classe, par réflexe elle regarde les pompes et à vue de nez pense qu'elles coûtent cher. Rasé de près, les dents très blanches.

— Gloria ? c'est pas vrai, j'y crois pas, c'est toi ?

Elle reste figée, lèvres entrouvertes par la stupeur. Elle se racle la gorge, reste silencieuse, esquisse un sourire. Il la prend dans ses bras, elle n'a pas le temps de reculer :

— Ça fait bizarre ! tu me reconnais ? monte, je te dépose, tu vas où ?

Il a laissé la portière arrière ouverte, d'autres voitures derrière lui attendent qu'il libère la voie. Elle s'entend déclarer, très faiblement :

— Eric ? Tu as changé, c'est extravagant, ce que t'as changé... mais tu te ressembles pas non plus, par rapport à la télé.

Sur le coup, elle est trop surprise pour bien comprendre ce qu'elle vient de dire. C'est en y repensant, juste après, qu'elle se trouvera conne à mériter des tartes par paquets de douze. Il insiste :

— Je te dépose ?

Elle montre un point derrière elle, un point flou, dans

le ciel, comme s'il s'agissait d'une direction précise et refuse :

- Je suis arrivée, je vais là.
- On prend un café ? T'as le temps ?
- Non. Non, là, je suis overbookée.

Le type au volant de la voiture referme la portière arrière et roule pour se garer deux mètres plus loin. Eric la regarde intensément, même trempé, il garde fière allure.

- C'est incroyable qu'on se croise comme ça, non ?
- Tu sais, ici, c'est pas Paris... On est les uns sur les autres.

— Tu plaisantes ? Je ne reviens jamais à Nancy, et à peine j'arrive... Je suis venu pour le boulot, on enregistre ici quelques jours... Je pensais à toi, je me demandais si on se verrait. Mais c'est vrai que là, tout de suite, t'as pas l'air...

Il secoue la tête de droite à gauche en faisant une grimace comique, pour signifier qu'elle n'a pas l'air totalement en forme. Elle corrige :

- Je ne suis pas au top du hip hop, non. Mais maintenant, je suis toujours comme ça.
- Toute rouge et trempée ?
- Ouais, en province on ne sort plus de chez nous, à moins d'être très rouge et très trempé...

Il éclate de rire, pour un peu il se roulerait par terre. Il fait vraiment le mec en pleine forme. Trop de bonne humeur et de santé exhibées débectent toujours un peu Gloria. Sémillant, très à l'aise, il insiste :

- On se voit ce soir ? Je termine autour de vingt-deux heures, on peut...
- Moi, c'est pas compliqué : je suis au Royal. Que ça soit ce soir demain avant-hier ou après-demain, je suis au Royal. C'est mon bar.
- T'as l'adresse ?

— Oh, tu commences à être super trempé, tu sais, fait remarquer Gloria, amusée, en le regardant sortir un organisateur électronique d'une des poches du costume impeccable qu'il porte sous son imper. Il acquiesce :

— C'est des choses qui arrivent, quand il pleut. On aurait pu se dire tout ça dans la voiture, mais, tu vois, je ne t'ai pas oubliée : si tu veux qu'on discute sous la pluie, j'entame aucune négociation.

— Tu peux ranger ton bazar électronique, pauvre Parisien égaré, et le bâton de sucette qui va avec... Le Royal, c'est guère compliqué : c'est rue Mondésert, côté gare. Tu demandes à n'importe qui. Ça fait vingt ans que c'est ouvert, tout le monde connaît ce bar.

— Ce soir, alors ?

— Je t'ai dit : moi, j'y serai.

Il hésite, avant de s'éloigner, il cherche un geste et, finalement, se hasarde à lui serrer le bras, vite fait, et un peu fort. Puis il court jusqu'à sa voiture et remonte à l'arrière, le véhicule démarre. Gloria reprend sa route, en se traitant de tous les noms.

« Mais pourquoi tu ne lui as pas mis un mémorable coup de boule, à ce plouc ? Ça fait plus de vingt ans que t'attends ce moment et tout ce que tu trouves à lui dire, c'est que le Royal c'est un chouette bar ? »

Bar le Royal, quasiment vide dans la journée. Grande salle, haute de plafond, sculptures colorées, toiles d'un pote accrochées aux murs. L'endroit n'est pas conçu pour la lumière du jour, ce qui est fabuleux le soir est un peu miteux la journée. Pousser la porte du bar est déjà rassurant, en soi. Malgré l'odeur de tabac froid mêlé au produit nettoyant.

— Ooooh, l'ancienne ! T'es dans un de tes grands jours ?

Jérémy, derrière son bar, éclate de rire en la voyant. Elle voudrait rester énervée, sur sa lancée, mais ça se délite. Elle sourit, s'accoude au comptoir :

— Tu me fais crédit ? jusqu'à mardi ?

— J'aimerais te répondre non, mais je vois bien que tu casserais mon bar. Jack ?

— Je te remercie, je te remercie, je te remercie... chantonne-t-elle en faisant pivoter son crâne autour de la nuque, pour faire craquer les cervicales. Elle s'était promis, le matin même, penchée sur la cuvette, à vomir de la bile, elle s'était juré de ne rien boire ce jour-là. Son foie réclame clémence, compréhension et du repos. Mais, vu comment la journée tourne, rester lucide serait déplacé.

Gloria prend son verre et va s'asseoir. Mal à la tête, légèrement, douleur dans le dos, crispation. La chaleur de l'alcool dénoue instantanément les articulations, chevilles, genoux, creux des coudes et poignets, quelque chose se détend. Mais c'est encore insuffisant pour qu'elle respire sans que ça fasse mal.

Elle connaît cette chanson, à force, elle la connaît par cœur. La douleur ne se fait pas moins intense avec l'âge, au contraire. Mais elle sait qu'il n'y a rien à faire, à part attendre, jour après jour, attendre que ça devienne supportable. Encore un truc brisé, comme d'hab, encore un truc raté.

Gloria n'est pas son vrai prénom. Initialement, ses parents l'avaient baptisée Stéphanie. Mais dès l'école primaire, elle en changeait, chaque début d'année elle tentait le coup. Ça mettait le boxon quand les maîtresses s'en rendaient compte, ça rendait les autres gosses méfiants, quand ils réalisaient qu'elle mentait. Elle avait presque lâché l'affaire quand la princesse homonyme fut

médiatisée. Là, Gloria comprit qu'il était temps de s'y mettre, et sérieusement. C'était le début des années 80, elle venait de découvrir – abasourdie que quelque chose d'aussi proche d'elle existe – les Sex Pistols, Bérurier Noir, Sham 69 et Taxi Girl. Les cheveux soigneusement teints au bleu de méthylène, un soir de fête en ville, elle avait rencontré un jeune homme qui avait pris cinq minutes pour lui montrer les accords de « Gloria » sur une guitare. Il avait décrété, avec l'assurance propre aux moins de vingt ans : « C'est le plus beau prénom du monde. » Il portait un perfecto blanc. C'était un garçon brun, à épaules larges, lèvres charnues, un regard insistant, perçant. Ou peut-être qu'il ne perçait rien du tout, il était juste très myope, mais elle l'avait pris comme un gars sondant l'âme et lui caressant le vice. Bref il l'avait affolée jusqu'au bouleversement et, dès le lendemain, elle avait commencé, à chaque nouvelle connaissance, quand elle se présentait, « salut je m'appelle Gloria ». Et ce prénom lui collait bien au corps. Puisque vingt ans après, c'est comme ça qu'on l'appelait.

Grand Seigneur, Jérémy passe prendre son verre et le ramène aussitôt, rempli. Il chantonne, se tient un peu cambré, jean hyper baggy taille basse, découvre beaucoup de son ventre. Jolie peau dorée, une peau de jeune homme, Gloria remonte son fute d'une main, en grognant :

— Veux-tu cacher tes fesses, mon enfant.

Jérémy repart, ravi que quelqu'un dans cette taule ait encore protesté contre son pantalon.

Deux hommes viennent d'arriver, ils se sont collés au comptoir. Difficile de donner un âge au plus vieux, tellement l'alcool l'a attaqué. C'est le prototype du Français qui aime trop le vin, nez déformé, la fraise, visage bouffi, voix d'outre-tombe, les dents jaunes et avariées. Il est

accompagné d'un grand garçon rougeaud, tête enfoncée dans les épaules, probablement son fils.

Le vieux vocifère, déjà bourré, super furax :

— Mais, c'est pas possible, toi, le bon Dieu, au lieu de te donner un cerveau, il aurait mieux fait de te creuser un deuxième trou du cul, parce que tu chies plus que tu penses !

Gloria échange un rapide coup d'œil avec Jérémy, ils lèvent les yeux au ciel et détournent la tête pour sourire.

Tous les jours, les deux viennent s'engueuler les après-midi, au Royal. A l'heure de l'apéro, ils partent, le vieux gueulant sur le jeune, rejoindre un PMU. Gloria prédit, les regardant s'éloigner un peu avant sept heures, qu'un jour ils ne viendront plus : le jeune aura poussé le vieux par la fenêtre.

Le gosse se mouche en faisant un boucan d'enfer. Jogging gris et rouge, d'une solderie quelconque, il a des pieds immenses. Gloria ne s'habitue pas à la taille des pieds des jeunes, elle se demande quels sont les projets du cosmos à l'endroit des humains. Doit-on se préparer à retourner vivre sous l'eau et se laisser pousser de longues palmes ? Le gosse ouvre grand la bouche en la voyant, il semble très impressionné.

Gloria se lève et passe aux toilettes, pour vérifier la tête qu'elle a, ce qui fait cet effet aux jeunes gens. Face au miroir, elle comprend mieux pourquoi tous ces cons sur la route la dévisageaient en loucedé. Elle s'est tellement époumonée, tout à l'heure, tellement époumonée qu'elle s'est fait péter tous les vaisseaux sous les yeux et sur les joues, qui sont devenus rouge tomate. Ça souligne les yeux bouffis. Et la cerise sur la catastrophe, c'est que, dans l'élan, elle a mis quelques coups de tête dans un mur et son nez est plus rouge que si elle

avait mis un faux nez rouge. Tout ça saupoudré d'air dément : elle aussi elle se serait regardée.

Elle chantonne en s'aspergeant d'eau « Qu'est-ce que j'en ai à foutre et je ne crois en rien, je peux vivre au coup par coup, en coups durs de plus en plus durs ». Puis tire plusieurs fois sur le dérouleur à serviette propre. Elle enfonce son visage dans le tissu blanc, comme neuf, assez doux. Elle reste comme ça un moment.

Puis elle s'enferme dans la cabine, tire le loquet un peu tordu. Un trou très net, de la taille d'une ancienne pièce de cinq francs, a été découpé dans la porte. A hauteur des genoux, environ. Des graffitis plus ou moins surréalistes recouvrent les murs jusqu'au plafond. Un petit palmier, en haut de la porte, à droite, lui a toujours particulièrement plu. La personne qui l'a dessiné s'est bien appliquée, avec plusieurs feutres de couleur. Au milieu des slogans vengeurs, menaces de morts et dessins de chattes, quelqu'un s'est mis sur la pointe des pieds pour chiader un petit palmier.

De retour dans la salle, elle cherche *l'Est républicain* des yeux et le découvre entre les pattes à faux ongles roses d'une pouf de base, assise au bar. Une habituée. Toujours très maquillée, coquette. C'est une grosse brune, moche, mais qui n'a pas l'air de le savoir. Gloria se rabat sur un programme télé qui traîne là sans qu'on sache pourquoi. Le feuillette en savourant son deuxième whisky. Elle l'ouvre sur une double page, Eric Muyr, sa vie sa folie son œuvre et sa nouvelle émission de merde... quelqu'un lui a dessiné une petite moustache hitlérienne et des gros boutons sur le nez. Elle trouve qu'il ne se ressemble pas du tout, en vrai et

sur la photo. Une main baguée, tête de pharaon et tête de mort, s'abat entre les sourcils du présentateur :

— T'as lu le papier dans *l'Est*, sur ce baltringue ?

Elle relève la tête et sourit largement à Michel qui grimace :

— Ah, je te demande pas comment tu vas...

— Non, pas la peine ; c'est quoi ce papier dans *l'Est* ?

— Une double page, sur l'enfant du pays, sa réussite extraordinaire, son émission fulgurante et novatrice... tu parles, un jeu de questions-réponses, comme s'il y avait de quoi se rouler par terre...

— Je l'ai croisé en ville, tout à l'heure.

— Non ?

Il ôte sa veste noire, tire une chaise et s'assoit, penché vers elle, il l'écoute raconter, attentif, à l'écoute du scoop de la journée :

— Je traversais et il a failli me renverser. Enfin, son chauffeur... et il est sorti de la caisse, super baltringue, très content de lui... je ne l'ai même pas insulté, j'étais trop choquée de le voir. C'était très déstabilisant.

Michel fronce les sourcils, attend qu'elle continue. Gloria réalise qu'il établit un rapport déplacé entre sa mine défaite et cette rencontre fortuite. Elle le rassure :

— Ah, mais c'est pas du tout pour ça que j'ai une tête à rentrer de l'enfer. Aucun rapport. Moi-même ça m'a surprise, à quel point je m'en fous d'avoir croisé ce con... s'il croit nous impressionner...

— Les yeux rouges, donc, c'est Lucas ?

Entendre son prénom lui est déjà pénible. Et elle sait, d'expérience, que les premiers jours ne seront pas les plus douloureux. Les plus intenses, les plus spectaculaires, sûrement... Mais le pire ne viendra qu'ensuite, quand la douleur brutale d'être arrachée à une histoire se sera adoucie, laissant place à cette sensation de

manque, familière, cette conscience lucide et insupportable de ce qui est irrémédiablement perdu, emporté... Elle se répète : « change de tactique, ma fille, cesse de souffrir, t'es pas obligée de ramasser autant ». Mais rien n'y fait. Il y a des gens qui se torturent mieux que d'autres. Dans cette catégorie, au moins, elle se sent championne absolue.

Michel sort son tabac à rouler, d'une chiquenaude Gloria fait glisser son paquet de clopes russes jusque sous son nez. Il remercie et se sert. Il porte des bagues à chaque doigt, les mêmes depuis le siècle dernier, têtes égyptiennes, têtes de mort et pierre précieuse. Ses ongles ont toujours été noirs. Sans qu'elle comprenne jamais pourquoi. Peut-être qu'en cachette de tous il répare des voitures ? dévisse des moteurs, dès qu'ils ont le dos tourné ? va savoir... Il se lève, va prendre son demi et échanger quelques blagues avec Jérémy, puis sort un CD gravé de la poche de son imper en cuir. Comme les poches sont trouées, il doit se contorsionner pour le rechercher dans la doublure. Jérémy hurle « une nouvelle compil de garage punk ! ! ! » à peu de chose près sur les mêmes ton et niveau d'enthousiasme que s'il avait marqué un but en coupe du monde.

Deux gamines viennent d'arriver, sacs d'école en bandoulière, vu l'heure et leurs têtes, elles sèchent les cours. Elles chuchotent et gloussent, à tour de rôle. Petites gothiques, maquillage noir et piercings aux lèvres, elles sont tellement sapées pareil qu'on dirait un petit peu deux sœurs. Pantalons baggy dans des kaki abominables, hauts moulants à l'effigie de groupes aux noms totalement improbables, Converse noires montantes aux pieds. Gloria sait ce que Michel se dit, c'est l'avantage de bien se connaître. Impossible pour lui de s'habituer à ce look de jeune, à commencer par les baskets. Il est né un peu tôt pour ça. Une fille en baskets, ça lui fait le

même effet que si elle sortait déguisée en GI : pas trop rire. Dommage pour lui, vu l'époque. Il passe tout de même les saluer, leur expliquer deux trois trucs définitifs sur la vraie vie comment ça se passe. Elles écoutent, têtes penchées sur le côté, elles notent. Le soir même, avant de rentrer, elles cavalent place Carnot boire une bière avec les keupons et leur dire ce qu'elles ont appris.

Michel fait le malin deux minutes, puis revient s'asseoir à la table de Gloria, en ami fiable, il questionne :

— C'était sérieux, alors ? Tu me racontes ?

— Hiroshima. J'ai carrément pété les plombs.

— Ah.

Il la connaît, à force, et vérifie :

— Mais il est... Enfin tu l'as pas...

Son inquiétude la fait sourire, bien qu'elle sache que ça n'a rien de drôle :

— Non, je l'ai pas blessé, rien. Je l'ai pas touché, d'ailleurs ; il est super rapide, ce con. J'ai pété deux trois trucs, dans la foulée... Ouais, j'ai un peu tout pété chez lui, en fait. Mais c'est pas le pire, enfin si... C'est fini quoi, en tout cas. C'est fini fini fini je le sais je le jure et j'en ai marre qu'à chaque fois que je trouve un mec que j'aime bien je le fasse trop chier et qu'il me vire.

— Je t'ai déjà entendue dire ça. A ta place aussi, j'en aurais marre.

— Ouais mais d'habitude, c'est juste moi qui geins dans mon coin. Là, c'est lui qui en a marre. Vraiment marre. Tu connais l'effet que je fais aux mecs : les premiers mois, ils adorent ça, que j'aïlle si mal et ils veulent toujours m'aider. Seulement point trop n'en faut : trop de douleur pourrait tacher le canapé...

— Tu vas crécher où ?

— Chez toi ?

— Ah non.

— C'est pas grave. Je m'en doutais que t'en as marre de m'héberger... je vais demander à Véro.

— C'est pas ça, mais Vanessa arrive ce soir. Ça serait un peu pas trop le moment...

— Cool pour toi, alors. Elle ne travaille pas la semaine ?

— Elle vient d'être virée.

— Dommage pour elle.

— Ça va, elle voulait se barrer, de toute façon... le disque, tu sais, c'est pas le top en ce moment.

— Alors elle a raison, parce qu'avant qu'on retourne en magasin leur donner tous nos sous pour acheter leurs CD... il n'y aura plus un Blanc sur terre.

Elle aime bien cette expression. Mais elle n'aime pas trop Vanessa, la nouvelle petite amie de Michel. Bien sûr, il entre dans cette aversion une pointe de jalousie basique : pourquoi Michel aurait-il besoin d'une autre compagnie féminine ? Mais Gloria est assez vieille pour savoir qu'il vaut mieux que ses amis aillent bien, donc qu'ils baisent, sinon ils racissent et deviennent lourds.

Cependant, cette Vanessa, c'est spécialement une pure sale conne. Jolie fille, dans les blonds, grosse poitrine, grands yeux clairs. Fine, elle a le cou très long et le regard un peu myope, ce qui fait qu'elle n'est pas sans rappeler la girafe. Elle est méprisante, imbue d'elle-même, d'une bêtise fracassante, qui serait hyper comique, si elle était moins souvent là. Envieuse, plus que compétitive, toujours prête à geindre. Agressive, mais féminine : de façon détournée, insidieuse. Ses réflexions sont généralement blessantes mais de manière non frontale, ce qui fait que le coup de boule, qu'elle appelle pourtant sans arrêt, passerait pour injustifié.

De l'avis de Gloria, cette fille n'est parmi eux que

parce qu'elle les prend pour des poulcs, et qu'elle peut ici briller à bon compte... Régner, même sur des poules et des cochons, mais régner, quelque part. Tristes obligations de princesse un peu fade.

Gloria et elle échangent des sourires confondants d'hypocrisie, chaque fois qu'elles se croisent. De larges sourires assassins.

Pour le moment, tout le monde trouve la connasse trop sympa vraiment intéressante très séduisante. Avec sa petite expression butée et son allure d'épicière. Gloria sait qu'il suffit d'attendre. Les Vanessa ne donnent pas le change longtemps. Il faut être un peu plus maligne pour être une fille vraiment marquante.

Cependant, depuis vingt ans qu'elle fréquente Michel, c'est la première fois que ça prend cette sale tournure. Il n'est jamais resté si longtemps avec une fille sans commencer, mine de rien, à lui trouver de graves défauts. C'est un gars qui tombe amoureux, souvent, son piédestal est facile d'accès, mais doté d'une option « éject ».

Il faut se méfier, s'inquiète Gloria, car les gens changent justement quand on ne s'y attend pas. On les connaît si bien, on est habitué, on ne capte pas le jour où ils n'en peuvent plus, on ne se rend pas forcément compte. Or, apparemment, Michel en a marre d'être seul. Alors il s'est amputé d'une partie de son cerveau, histoire de ne pas voir la fille comme elle était : une emmerdeuse de premier ordre.

Gloria, menton posé sur sa main, coude sur la table, chantonne du France Gall : « laisse tomber les filles laisse tomber les filles un jour c'est toi qu'on laissera ».

Michel vide son demi, coude bien haut, nuque très souple, puis se lève, embarque le verre de Gloria avec le sien : « La même ? » Elle acquiesce en reniflant, guère classe.

Puis il s'immobilise, se tait, fixe la rue à travers la vitre, cherche ses mots avant de lancer, en évitant de la regarder directement :

- T'es sûre que tu ne veux pas essayer de...
- Voir un psy ? Mais ça va pas, la tête ?
- Tu ne peux pas continuer comme ça.
- Si, je peux.

Elle fait comme si c'était drôle, mais les yeux piquent et elle voudrait tomber la tête sur la table et pleurer, ou alors s'éclater le front en mettant de grands coups de boule dedans... Elle déglutit, s'oblige à refuser les pensées qui se présentent à elle, feuillette de nouveau son programme télé. Elle suffoque de rage, palpitations désordonnées. Encore une fois, l'image très nette : qu'on lui colle un canon sur la nuque et qu'on tire. Délivrée.

Elle voudrait revenir trois mois en arrière, quand Lucas la suivait dans la rue après chaque dispute, quand il ne voulait pas la laisser partir, quand il l'aimait quoi qu'il en coûte. Quand elle se sentait désirée. Elle voudrait revenir trois mois en arrière et dormir avec lui ce soir, qu'il cherche ses pieds avec ses pieds, dans son sommeil il faisait ça.

Michel se rassoit et demande :

- C'est parti de quoi ?
- Il a installé AOL sur mon ordinateur.
- Et ?
- Et je lui avais demandé de pas le faire.
- Alors ?
- J'ai tout pétié.
- Direct ? je veux dire, ça s'est passé comme ça : t'as vu qu'il avait mis AOL, t'as tout cassé.

— Exactement. J'ai pris l'ordi et je l'ai lancé par terre.

— Ah oui, forcément, ça doit être impressionnant.

— Ah ouais, je l'avais jamais fait, c'est d'un boucan quand ça se fracasse ! Et puis Lucas, c'est pas son truc, le conflit.

— Même s'il était top agressif, c'est toujours surprenant.

— Hmm. Il m'a traitée de pauvre folle. Il était différent de d'habitude. Cette fois, il est décidé. Je pense qu'il a quelqu'un d'autre.

— A moins qu'il tienne juste à la vie ?

— Encore un truc qu'on ne saura jamais.

Elle lève son verre et ils trinquent. Le souvenir de la scène l'accable, sincèrement. Mais elle ne peut s'empêcher d'en rire quand elle la raconte. Elle conclut :

— Quand ça me prend, ça me prend. Franchement, j'y peux rien.

— Le problème c'est que ça te prend super souvent en ce moment. Encore, tu baiserais pas, on pourrait te conseiller de te trouver un mec... Mais en vrai t'arrêtes jamais de baiser. Peut-être que c'est le contraire, tu devrais faire abstinence.

— T'as raison, ouais. Je vais faire nonne sobre, ça devrait me calmer... mais bon, c'est moins fun que forcenée et tuer tout le monde dans la rue, le plus de gens possible en une seule après-midi...

Michel sourit, reste poli. Mais elle sait qu'il pense qu'elle devrait s'occuper de ce problème. La semaine passée, elle a cassé le flipper, dans un autre bar, alors qu'il venait de tilter. Elle a pris une chaise et l'a écrasée contre la babasse. Michel est souvent là quand elle pète un câble. Le mois d'avant, ils faisaient la queue à la mairie pour venir chercher un passeport et un jeunot a voulu leur passer devant, en se la pétant un peu racaille

alors qu'il avait une vraie tête de petit bourge et en moins de deux minutes elle était collée contre lui à lui postillonner pleine gueule en prenant sa tête de pauvre folle. Il avait fallu la tirer dehors, tant pis pour le passeport. Ensuite Michel avait commis l'erreur de la laisser boire un café dans le bar en face, pour souffler deux minutes. Dès qu'elle avait vu le connard de jeune ressortir, elle avait couru dehors, sans même avoir le temps de réfléchir ni rien, avant même de savoir ce qui lui arrivait elle était à quatre pattes sur le lascar, à lui cogner la tête par terre. Heureusement, le gosse était vigoureux et il s'était dégagé facilement. En tout cas et pour le moment, elle s'attaque toujours à plus fort qu'elle. Elle aime se dire qu'elle fait exprès.

Gloria passe sa langue sur sa lèvre inférieure. Elle connaît Michel depuis longtemps et c'est le dernier vrai pote qu'il lui reste. Elle aimerait ne pas le perdre. Mais elle ne contrôle plus. Avant, ça lui arrivait de s'énerver, de temps à autre et ça faisait rire tout le monde, ça la rendait plutôt... sympathique, dans un genre un peu atypique. La meuf qu'il ne faut pas trop chercher. Seulement, c'est passé de colérique folklo à pauvre dingue dangereuse. Et c'est passé de quelquefois dans l'année à tous les jours elle remet ça. Faut croire qu'elle n'en a jamais marre.

— Tu sais, je pense que je suis passée d'un type manipulatrice à un type agressif. En vertu de je ne sais quoi...

— T'étais manipulatrice, toi ?

— Ouais, avant j'alternais, suivant l'interlocuteur : passive, agressive ou juste normale, pour toujours finir par obtenir ce que je voulais. Mais maintenant, je suis devenue exclusivement agressive.

— Et t'as l'impression d'obtenir ce que tu veux ?

— Non. Je ne veux plus rien de personne, alors je m'en fous de manipuler, je préfère casser les couilles à tout le monde...

Ça le fait ricaner, quand même. Elle se dit qu'il ne la hait pas encore tout à fait et cette pensée suffit à la rasséréner deux minutes. Ce dont elle ne parle pas, c'est à quel point elle a pris goût à l'agression. Le moment précis où ça bascule et l'autre, en face, est déstabilisé, ensuite il faut continuer, foncer, faire du bruit, et alors vient sa peur. Ce moment-là lui plaît. Un sale plaisir, dégradant, dangereux, qui lui fait honte. Un sale plaisir, super puissant. Elle n'en dit rien car, comme souvent les gens qui ont un sérieux problème, elle est convaincue qu'elle va s'en débarrasser seule et sans s'abaisser à l'admettre devant qui que ce soit.

Dans l'immeuble de Lucas, chez qui elle s'est installée il y a moins de six mois, tout le monde la regarde moitié de travers, moitié avec pitié. Tellement ils ont l'habitude qu'elle hurle dans l'appartement, qu'elle se roule par terre, qu'elle casse des assiettes et qu'elle claque des portes. C'est le plus délicat, en fait, dans les crises : le lendemain en fermant sa porte, croiser la voisine d'à côté, dans l'ascenseur, et saluer, joviale, comme si de rien n'était. « Si vraiment je la joue naturelle, peut-être qu'elle croira que c'était pas moi. »

Michel remarque :

— Ce qui est marrant, c'est que quand t'es bourrée, tu fais jamais chier personne.

— Pour le moment, non. J'ai l'alcool gai.

— Ben faut boire plus.

— Faudrait que je commence plus tôt, t'as raison.

Gloria repère Véronique qui passe en Clio bleue. Elle ralentit pour regarder qui est dans le bar. Elle leur

fait signe de la main, se gare. Créneau réussi, d'une seule main, en un mouvement fluide. Puis la conductrice se contorsionne deux minutes dans sa voiture, mettre son manteau ranger ses lunettes, trouver son sac et coup d'œil dans le rétro, vérifier qu'elle n'a pas de rouge à lèvres sur ses dents. Elle les rejoint. Gloria cherche comment lui demander de l'héberger, tout en priant pour qu'elle accepte. Elle habite un petit appartement mignon, confortable, et c'est vraiment une fille agréable. Une bonne personne. En plus, chez elle, on mange super bien. Vraiment la fille chez qui on veut dormir.

Véronique fait la bise, demande à Gloria :

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Je me suis ridiculisée.

— On t'aurait pas tapée, toi, plutôt ?

Michel éclate de rire, Gloria proteste :

— T'abuses, elle a raison, ça pourrait m'arriver.

Véronique hausse un sourcil. C'est le genre de fille qui sait faire ça : hausser un seul sourcil. Gloria la rassure :

— Non, personne a essayé de m'agresser. Moi, les mecs, tout ce qu'ils demandent, c'est que je DEGAGE.

Véronique sourit, quitte son manteau qu'elle plie soigneusement sur le dossier de sa chaise. Robe rose et noire, moulante. Elle est mince, remarquablement bien foutue, pas seulement pour ses quarante-cinq ans. C'est la seule raison qui pourrait faire que Gloria n'a pas envie d'habiter chez elle. Pas envie de la voir en nuisette, et encore moins en petite culotte. Elle se sent trop grosse pour supporter de voir des corps de meufs bien foutues.

Véronique soupire et se laisse aller en arrière. Elle raconte :

— C'était drôle, à l'école, aujourd'hui, j'ai essayé de

leur apprendre la différence entre les « o » ouverts et les « o » fermés... chaque année, depuis que je suis revenue en Lorraine, cette partie du programme me fait trop rigoler.

— Pourquoi ?

— En accent lorrain, tu crois que ça existe un « o » ouvert ? Les gosses, ils m'écoutent, ils me regardent, ils sont perplexes... enfin je vous raconte ça, ça ne doit pas vous passionner...

En même temps et avec une grande sincérité ils affirment l'un et l'autre :

— Si si, on aime bien.

Et c'est vrai que ses histoires d'instit, pour Michel comme pour Gloria, sont tellement exotiques qu'elles font comme des vacances. Mais ce qu'ils préfèrent, de loin, c'est quand elle daube sur les parents...

Véronique se plonge dans la lecture du programme télé du soir même. Gloria déchiquette un sous-bock en carton, dans sa tête elle formule sa requête de plusieurs façons, « j'ai un petit souci je ne sais pas où dormir » ou « tu cherches pas une colocatrice, par hasard ? ». Michel se roule une clope, les Sonics scandent « *Cause she's the Witch* », il marque le temps avec son pied.

Véronique tapote du bout du doigt la double page où Eric sourit, moustachu :

— Paraît que tu l'as connu, quand il habitait Nancy ?

— Oui. J'étais ado, et lui aussi. C'était y a long-temps, je vais te dire...

— Il était comment ?

— Marrant. On s'entendait bien. Mais bon, il avait quinze ans. C'est pas compliqué d'avoir la classe quand on a quinze ans.

Michel approuve et renchérit :

— C'est vrai qu'après trente, ça devient rare.

Beaucoup de leurs potes communs ont quitté les navires de la pimpace, avec les années... violent dégraissage, souvent surprenant. Ou comment un punk crêteux, bons disques bonnes vanes, attitude et perfect, le vrai pote de toujours peut se transformer en une saison en pauvre beauf adipeux, rêves enterrés et crédits sur le dos. Avec la sale évidence des parias « c'est la vie quoi », comme s'il y avait une excuse à rentrer dans les rangs s'assagir et tout endurer. C'est un thème qui l'a fait souvent réfléchir, il faut dire qu'à Nancy, l'occasion n'est pas rare de recroiser d'anciens potes. Adolescents sublimes devenus de véritables veaux. Aigris, flippés, blessés dans leur vanité, bloqués, simplement usés ou piégés par de petites réussites.

Michel se redresse :

— Au fait, t'as pas fini ton histoire : tu l'as revu ?

— Mais si, je t'ai déjà tout raconté : ça a duré deux minutes. J'étais sonnée, je sortais de chez Lucas, j'étais HS. J'ai rien dit. Rien.

— Et lui ?

Elle prend une voix de débile précieuse et déclame en ouvrant grand la bouche :

— Chabada chabada je suis si heureux de te voir revoions-nous ce soir chabada ah bon tu seras au bar chabada une coupe de champ peut-être ? mon chauffeur peut te déposer quelque part ?

Puis elle change de voix et conclut :

— Quel gros beauf c'est devenu ce pauvre plouc.

— Ah ouais t'as pu voir ça en deux minutes ? s'inquiète Véronique.

— Bien sûr que oui, ça se lit sur sa face qu'il se la raconte comme c'est à peine permis...

Elle ne s'énerve pas en le chargeant. Michel la

regarde, coin de l'œil, attentif. Il se frotte la commissure des lèvres :

— Comment ça « ah bon tu seras au bar ce soir » ?  
Vous avez rendez-vous ?

— Il a dit qu'il passerait ici, ce soir. Mais je connais ce genre de gars : il ne passera pas. Toutes façons, moi je m'en tape, parce que j'espère pas poireauter ici toute la soirée.

Véro questionne, imprudemment :

— Ah bon, tu fais quelque chose, ce soir ?

— Justement je pensais être chez toi, il fallait que je t'en parle.

\*  
\* \*

Véronique a tout de suite accepté de l'héberger : « Mais pas plus de trois ou quatre jours, d'accord ? » Admirative de la clarté aimable avec laquelle l'autre posait ses limites, Gloria a répondu « bien sûr, merci c'est trop cool », tout en se disant qu'une fois dans la place, elle s'arrangerait pour prolonger le délai.

Salon aux murs jaune pâle, cartes postales accrochées à des petites pinces à linge, théière en forme d'éléphant bleu, tasses avec des gros poissons japonais dessus, piles de vidéo et de DVD, livres bien alignés, classés par taille. Les BD sont à part, rangées à même le sol, probablement parce qu'elles ne rentrent pas dans l'étagère. Un Batman est assis par terre dans un coin, ses deux bras tendus dans le vide, il est décapité. Sûrement l'œuvre d'un petit neveu. Véronique est blindée de sœurs, genre elles sont huit filles. Toutes les autres ont pondu, en plusieurs exemplaires. Elle récupère souvent un ou deux gosses pour la journée. C'est un des